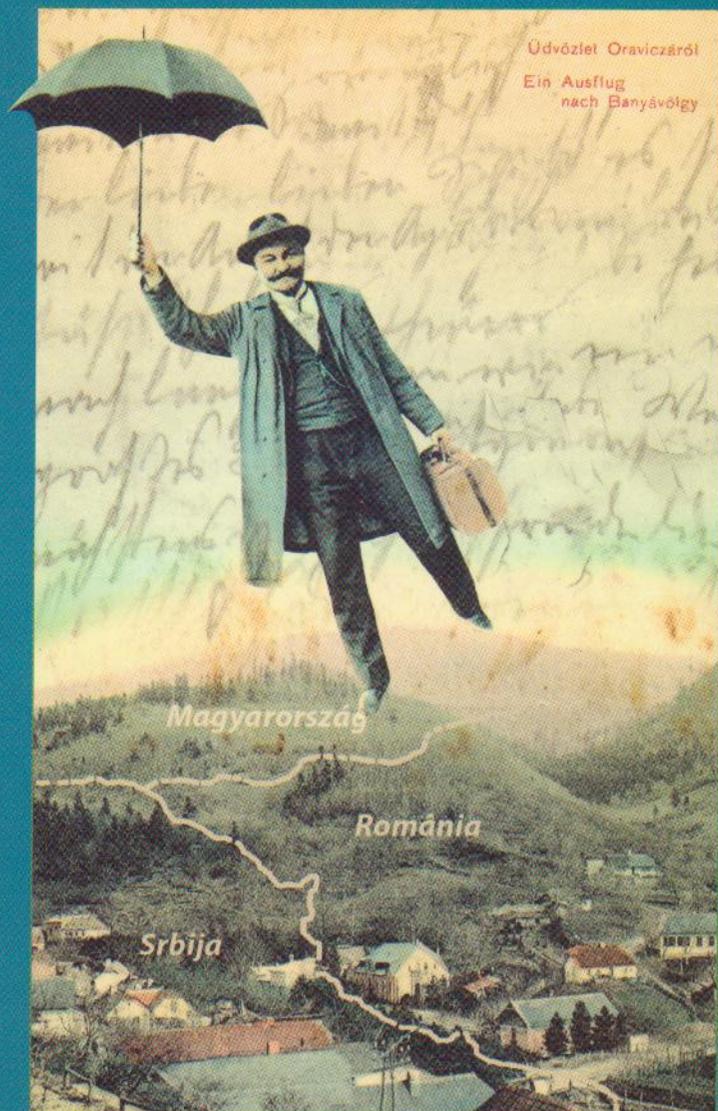


LE BANAT : UN ELDORADO AUX CONFINS



CULTURES D'EUROPE CENTRALE

Connu en Occident surtout par le nom de sa capitale Timișoara, associé aux événements presque légendaires qui ébranlèrent la dictature Ceaușescu, le Banat est une région-frontière emblématique de l'Europe centrale. Passée sous le pouvoir de l'Empire ottoman puis de l'Empire des Habsbourg, il a affirmé à travers les siècles une cohérence territoriale, politique, sociale et culturelle. Aujourd'hui située dans sa plus grande partie en Roumanie, mais aussi en Serbie et en Hongrie, cette région a été redécouverte, notamment depuis 1989, comme une terre de coexistence. Une vingtaine d'ethnies y coexistent, parmi lesquelles les plus nombreuses sont roumaine, hongroise, serbe et allemande. Par sa multiplicité ethnique, confessionnelle et culturelle, le Banat apparaît rétrospectivement comme un « laboratoire de la modernité ».

Le volume *Le Banat : Un Eldorado aux confins* a été conçu par la fondation La Troisième Europe de Timișoara comme une présentation des héritages multiples de la région : études historiques, approches littéraires, analyses anthropologiques et sociologiques, mais aussi matériau de première main : textes d'anthologie, entretiens de terrain et iconographie.

La maison de mes parents se trouvait sur la route d'Arad... De l'autre côté habitaient Moldoványi, et un Arménien marié à la sœur du médecin Cordina, qui était italien... En haut de la colline, demeurait la fille d'un comte hongrois, mariée au Sicule Bartha. En face de leur maison habitait le contremaître Valerian, un Tchèque. A gauche, Koinok, un Magyar, et son voisin Voinovici, boulanger serbe. A l'autre bout se trouvait la mairie magyare et le notaire Löbel, et avant lui Kunfy, qui avait une maison pleine d'enfants, tous aussi juifs que leurs parents. Nous avions pour voisin Zorad, un Slovaque, puis Pârvu et Bucălan, et plus loin se trouvait le quartier de cette communauté allemande établie au XIIIe siècle dans le Banat. C'est dans ce monde fait de différences que j'ai passé les premières années de ma vie.
Ioan Slavici, *Le Monde de ces temps-là*

En couverture :

Frontières actuelles de la Hongrie, la Roumanie et la Serbie sur le territoire du Banat ; en arrière-fond, photomontage à partir d'une vue des hauteurs d'Oravița, portant les mentions *Bons baisers d'Oravița* (en hongrois : Üdvozlet Oraviczáról) et *Excursions vers les Collines minières* (en allemand : Ein Ausflug nach Banyävölgy), carte postale éditée par Kaden József, datée de 1904.

Entre miroirs parallèles : Trieste / Timișoara

CLAUDIO MAGRIS

Propos recueillis par Afrodita Cionchin¹

Au fil de notre discussion sur vos œuvres les plus importantes, nous arrivons à (Danube) un volume de grand intérêt pour nous car il contient, métaphoriquement parlant, une bonne partie de la Roumanie. Par ailleurs, ce livre a été publié chez nous en 1994, aux Éditions Univers de Bucarest, dans la traduction d'Adrian Niculescu². Quelle est la place de ce roman-essai dans l'ensemble thématique de votre œuvre ?

Danubius est un livre écrit dans le contexte des longues années que j'ai consacrées à l'étude d'une partie de l'univers danubien. J'ai considéré le Danube comme le symbole de la vie et de l'histoire – tel serait le sens profond de mon ouvrage. Autrement dit, *Danube* n'est qu'au premier abord un livre sur le monde danubien ; en fin de compte, c'est un livre sur ce véritable Babel du monde contemporain, dont la *Mitteleuropa* est le symbole d'un scénario concret, qui rayonne à l'échelle de notre planète tout entière.

Je dirais que dans *Danubius*, comme dans certains de mes essais ou nouvelles, j'ai essayé d'affronter un problème central de la civilisation et de la culture contemporaines qui est d'ailleurs analysé d'une manière particulièrement intense, obsessive même, dans la littérature centre-européenne : le sentiment de menace, la vie proprement dite vue comme menace. Ce sentiment mène inévitablement à l'élaboration d'un mécanisme complexe de défense et, à la limite, réduit l'existence à un état de défensive perpétuelle, ce qui équivaut à sa destruction. On trouve chez Canetti³ une superbe métaphore dans l'image de la Grande Muraille Chinoise : construite pour défendre l'Empire – symbole de la vie – de toute menace, la muraille ne s'avère jamais assez protectrice, puisque la crainte est plus forte ; alors on l'agrandit sans cesse jusqu'à ce qu'elle couvre intégralement le territoire de l'empire ; autrement dit, elle écrase et étouffe la vie qu'elle aurait dû défendre. Certes, être sur la défensive est parfois opportun et nécessaire, mais dès que

¹ Fragment tiré du volume *De cealaltă parte – dialogue avec Claudio Magris* [*De l'autre côté – Dialogue avec Claudio Magris*], à paraître aux Éditions Polirom de Iași, Roumanie.

² Et paru en français en 1988 chez Gallimard, Paris, sous le titre *Danube*, trad. De Jean et Marie-Noëlle Pastureau.

³ Métaphore filée par Kien, le héros de *Die Blendung* (Herbert Reichner Verlag, Vienne, 1935) roman paru en français sous le titre *Auto-da-fé*, Gallimard, Paris, 1968, trad. Paule Arhex).

les gens se limitent, rigoureusement presque, à se défendre de la vie, on peut dire qu'ils ont cessé de vivre. Ils sont pratiquement morts, comme celui qui, de peur d'être empoisonné, refuse la nourriture et meurt d'inanition.

L'attitude défensive est étroitement liée à la crainte – voici un autre sens de la métaphore de Canetti. Et il y a toutes sortes de craintes en nous. Celle, par exemple, que la vie naturelle, spontanée, pourrait se dissoudre et disparaître totalement dans l'artificialité croissante de la réalité contemporaine. J'y fais référence ironiquement au début de mon livre, dans l'histoire du caniveau ou du robinet dont le Danube semble s'écouler et qui un jour pourrait être fermé.

Plus loin, le fleuve se verse dans la mer. Le voyage vers la mer est aussi un symbole de la libération de cette angoisse défensive : il est question d'un voyage depuis les choses pénultièmes vers les toutes dernières. La mer est une dimension constante de ma vie et de mon œuvre. Il y a beaucoup d'eaux dans tout ce que j'écris. [...]

Danube, cette œuvre de culture danubienne, comme vous le dites vous-même, est implicitement un livre sur la Mitteleuropa.

Comme je le dis dans le livre, le Danube est une *Mitteleuropa* allemande–hongroise–slave–roumaine–juive, opposée polémiquement au *Reich* germanique, une « hinternationale » œcuménique, pour reprendre le mot du Pragois Johannes Urzidil, un monde « derrière les nations ». Le Danube est souvent entouré d'un nimbe symbolique antigermanique, c'est le fleuve le long duquel se mélangent des peuples différents, au lieu d'être, comme le Rhin, un légendaire gardien de la pureté de la nation. Avec cette différence près que la *Mitteleuropa* « hinternationale », idéalisée aujourd'hui comme un symbole d'harmonie entre des peuples divers, fut une réalité de l'Empire des Habsbourg dans la dernière partie de son existence, un espace de cohabitation tolérante logiquement regretté par la suite, notamment si on le compare avec la barbarie totalitaire qui lui a suivi dans l'entre-deux-guerres.

Le mythe et l'idéologie ont fait donc de l'Autriche des Habsbourg le symbole d'une *koinè* plurielle et supranationale, dans un empire dont le souverain d'adressait « à mes peuples » et l'hymne était chanté en onze langues différentes. Ce mythe redevient actuel à travers la nostalgie d'une confédération basée sur un principe dynastique, et qui, faute de mieux, sert de référence à un âge d'or perdu. Mais n'oublions pas qu'il y a aussi une connotation négative du mythe

habsbourgeois, selon laquelle le bilan de la monarchie austro-hongroise serait modeste et le principe supranational rien d'autre qu'une forme de propagande pompeuse de l'idéologie officielle destinée à camoufler d'une part l'hégémonie des nations germanique et hongroise et, d'autre part, la dangereuse tendance à exacerber nationalismes et racismes en tout genre. Par conséquent, l'héritage habsbourgeois est perçue dans sa connotation ambivalente et nourrit la réflexion actuelle sur l'identité politique et culturelle de l'Europe.

Dans une autre perspective, vous définissiez Danube comme un symbole de la frontière par excellence.

Danube est indissolublement lié au concept de frontière que je viens d'évoquer. C'est à proprement parler un livre de frontières, un voyage qui tente de passer et dépasser les frontières quelles qu'elles soient, nationales, politiques, sociales, mais surtout culturelles, linguistiques, religieuses, psychologiques. Des frontières concrètes, tout comme des frontières en nous-mêmes, qui séparent les zones cachées, obscures de la personnalité, mais que l'on doit franchir si nous voulons connaître et accepter les composantes les plus angoissantes et problématiques de cet archipel nommé Identité.

C'est un voyage difficile qui peut soit avoir un aboutissement heureux, soit mener à des naufrages et des échecs. Dans la plupart des cas, le voyageur danubien s'avère apte à traverser la frontière et vaincre la crainte ou le rejet de l'Autre – le rejet étant la prémisse de la violence envers l'Autre, le Différent –, apte à venir au devant de l'Autre, le rencontrer. Mais parfois le voyageur n'est pas à même de franchir le pas et il s'enferme en lui-même, victime de ses propres préjugés, phobies et incertitudes.

Un écrivain polonais, Lec, raconte qu'étant une fois à Pancevo, sur la rive gauche du Danube, il regardait de l'autre côté du fleuve, vers Belgrade, et il a eu le sentiment d'être encore dans sa patrie, chez lui, car la rive sur laquelle il se trouvait marquait jadis la frontière de l'ancienne monarchie austro-hongroise ; or il continuait à considérer cette monarchie, longtemps après sa disparition, comme son monde, vu que de l'autre côté de la rivière commençait un autre monde. Au-delà du fleuve commençait pour lui « l'autre part ». Un autre écrivain polonais, Andrej Kuśniewicz, commente cette page de Lec en affirmant s'y retrouver parfaitement ; pour

lui aussi, la frontière perdue trace les limites de son propre monde. Pour les deux écrivains, Belgrade est de l'autre côté.

Dans chacun des cas, l'écrivain semble savoir très bien où est sa place, où sont les frontières entre lesquelles il se sent chez lui. Dans d'autres cas, il est plus difficile d'identifier ces repères. Pendant mes études à Fribourg, dans la Forêt Noire, je passais le plus clair de mon temps dans un de ces bistrotts qui sont pour les jeunes une véritable université du savoir et de la vie. Une fois, à l'hiver 62-63, je suis allé avec des amis à Strasbourg, une ville que je n'avais jamais visitée. Là-bas notre guide fut un monsieur beaucoup plus âgé, originaire de Fribourg, et qui connaissait bien le bistrot dont je vous parle, *Der Goldener Anker (L'Ancre d'Or)*. Cet Allemand de la Forêt Noire avait eu un destin à part. Quelques années après l'instauration du national-socialisme, il avait quitté l'Allemagne, non pas par nécessité – car il était de la race aryenne, favorisée par le Führer – mais pour des raisons politiques, ou pour être plus exact, pour des raisons morales et philanthropiques. Le sentiment humanitaire n'avait pas annulé l'amour pour sa patrie, l'Allemagne, et n'a pas diminué plus tard sa douleur face à la catastrophe allemande, la destruction et le démembrement du pays. En traversant la frontière franco-allemande, il n'avait pas pensé un seul instant qu'il devait oublier le *Heimat* ou lui tourner le dos : il sentait tout simplement qu'à ce moment-là, et tant que le régime nazi allait durer, sa véritable Patrie, mieux dit sa vraie place, était de l'autre côté. Je vais conclure en revenant à ce que j'ai dit plusieurs fois : chacun d'entre nous se trouve et se retrouve tantôt d'un côté de la frontière, tantôt de l'autre, car chacun est un Autre, l'Autre. Scipio Slataper, l'écrivain qui a donné la vie au paysage littéraire triestin et a perdu sa vie en luttant pour que Trieste soit annexée à l'Italie, commence son chef-d'œuvre *Il mio Carso [Mon Carst]* en essayant de décliner son identité, son origine, et découvre que représenter son identité profonde signifie la réinventer, prétendre être quelqu'un d'autre, né ailleurs, dans quelque endroit de ce monde slave qui est en contact avec l'italianité de Trieste et s'intègre dans la civilisation triestine.

Pour revenir à Danube, comment est né ce projet complexe, sachant que vous y avez travaillé plus de quatre ans ?

C'était pendant l'automne de 1982, quand par une splendide journée de septembre je suis parti en voyage en Slovaquie, avec Marisa, ma femme, et quelques amis. Je me souviens que

nous nous trouvions entre Vienne et Bratislava, près de la frontière de l'Est qui, à cette époque, était une « autre » Europe. Je mentionne entre parenthèses que beaucoup de ce que j'ai écrit venait aussi d'un fort désir d'éliminer cet adjectif *autre* qui désignait évidemment le bloc soviétique, en signalant à la fois un certain mépris à l'égard de l'Est – ce monde différent de l'Europe occidentale et en quelque sorte moins digne de respect, car on le considérait non seulement une victime de l'histoire mais aussi sa complice et de ce fait blâmable – une vision que je trouve erronée. J'ai toujours tenu à montrer que cette zone est toujours l'Europe et que donc le déterminant « autre » est inapproprié.

Pour revenir à notre excursion, nous étions sur la rive du Danube, nous voyions l'eau couler, étincelante sous les rayons du soleil qui enveloppait tout – l'éclat de l'eau et de l'herbe dans le *Donauen*, le pré du Danube – dans une splendeur sans égale. On ne pouvait pas bien distinguer où commençait et où finissait le fleuve, ce qui y était le Danube ou pas. Nous vivions un moment magique d'harmonie et de communion, un de ces rares instants de parfaite consonance avec le flux de l'existence. Tout d'un coup, j'ai remarqué une plaque sur laquelle était écrit « Musée du Danube ». Ce mot, musée, m'a semblé complètement étrange et dissonant avec le charme de la nature, et Marisa – qui avait toujours avant moi de ces intuitions fastes, même pour ce qui concerne mes livres – eut une révélation qu'elle exprima sous forme interrogative : « Et si on allait plus loin sur le fil du fleuve, jusque là où il se verse dans la mer ? » C'est ainsi que prit forme le projet danubien et commencèrent les quatre années de pérégrinations le long du Danube, une période intéressante où j'ai vagabondé dans divers endroits, j'ai connu des civilisations et des traditions différentes, je me suis documenté, j'ai écrit et réécrit, jusqu'à ce que j'arrive à la fin du voyage et du volume.

Votre voyage suit de près « le grand fleuve de Vienne, de Bratislava, de Budapest, de la Dacie, le long duquel se rencontrent, se croisent et se mélangent des peuples différents ». Mais à un moment donné le parcours danubien « correct et linéaire » fait un détour, en traversant le Banat historique, une région qui est elle aussi « une mosaïque de peuples, une superposition et une stratification de peuples, de puissances, de gouvernements ». C'est pourtant une déviation qui se justifie historiquement, en ce sens que « cette région est aussi du Danube » ou, en d'autres mots, « le Danube est son nerf vital, son histoire même ». Depuis la Voïvodine vous arrivez donc dans « cette vaste partie de l'ancien Banat historique qui était nommée fort

opportunément le Banat de Timișoara » et dont le chef-lieu est Timișoara, la ville qu'évoque en détail l'illustre chroniqueur des Lumières, le Vénitien Francesco Grisellini, après y avoir passé deux ans et demi, de septembre 1774 à février 1777. Comment avez-vous perçu le Banat et Timișoara ? Comment avez-vous perçu par la suite la Roumanie ? Je vous pose la question parce que le Banat (et implicitement Timișoara) figure dans une section distincte du livre, avec la Transylvanie. Pourquoi avez-vous choisi cette organisation du matériel concernant l'espace roumain ?

Tout d'abord je voudrais vous dire que la découverte de l'endroit d'où vous venez a été pour moi une expérience unique. J'ai été à plusieurs reprises en Roumanie, mais la toute première fois je n'ai vu que Timișoara et une partie du Banat roumain, après être passé, comme vous le disiez, par le Banat serbe. J'arrivais ainsi dans le dernier pays danubien, dont je savais qu'il était profondément marqué par le régime communiste ; je suis entré sur son territoire dans la zone qui m'était plus proche spirituellement et me semblait donc plus facile à déchiffrer. Certes, Timișoara comme *forma mentis* était plus accessible pour moi que Bucarest ou une autre ville roumaine. Ce fut une entrée dans un espace qui à la fois confirmait et modifiait ma perspective. Je me souviens que c'était une journée splendide, et j'ai encore à l'esprit l'image des bâtiments historiques de la ville – la Place de l'Union où se trouve, comme dans toutes les places de la *Mitteleuropa*, le monument de la Trinité – ; c'était comme si j'étais retourné dans une Europe qui m'était familière mais je pénétrais à la fois dans un monde nouveau, différent, en essayant d'identifier les éléments que je connaissais de mes lectures, j'étais à la recherche des hommes et des lieux, et surtout de la cité avec ses bastions qui défient le temps.

J'y ai vécu une expérience très forte et totalement différente de ce qui allait être par la suite la Roumanie proprement dite, que j'ai évoquée dans le chapitre danubien que vous avez mentionné. J'ai présenté Timișoara ailleurs dans le livre – bien entendu, c'est un territoire roumain – parce que je l'ai perçue comme faisant partie d'un contexte culturel différent, avec des coordonnées spécifiques et ayant une poésie d'une autre facture. Timișoara vue plutôt comme une ville centre-européenne et moins est-européenne, avec une dimension je dirais moins sensorielle – il s'agit ici de ma perception personnelle – et plus élevée, intense, cultivée, plus nette d'une certaine façon. C'est pratiquement une clef de la Roumanie que j'ai pourtant exclue du chapitre consacré à la Roumanie.

Dans vos pérégrinations dans ces contrées, vous avez eu pour guide un personnage tout à fait exceptionnel qui donne son nom à la section consacrée au Banat historique, à Timișoara et à la Transylvanie. Il s'agit de Nonna Anka (Grand-mère Anca), originaire d'une localité au nom trilingue encore aujourd'hui – en serbe, hongrois et roumain : Bela Crvka, Fehértemplom, Biserica Albă – et dont le quatrième nom, allemand – Weisskirchen – est presque totalement sorti d'usage. Il est à mentionner qu'au temps de votre voyage Nonna Anka avait l'âge vénérable de quatre-vingts ans. Une personne d'une vitalité débordante, que j'ai eu le plaisir de connaître ici à Trieste, et qui mérite, sans doute, quelques mots.

Je suis tout à fait d'accord avec vous. Il faut dire que le modèle du personnage Nonna Anka est encore en vie, elle aura bientôt quatre-vingt-dix-neuf ans, mais elle n'a pas changé, elle est toujours aussi active, pleine d'énergie et de vitalité. Elle habite maintenant, à sa demande, dans une maison de retraite du Carst. Je l'ai vue la semaine dernière, nous avons discuté comme d'habitude de politique, de ce qui se passe dans le monde. Je dois dire que Nonna Anka est au courant des événements, lit tous les jours la presse, en italien, allemand, serbe et hongrois, des langues qu'elle connaît, comme il lui plaît à dire, de chez elle. Elle parle évidemment le roumain et lorsque vous vous êtes rencontrées je crois qu'elle a été enchantée de s'entretenir dans cette langue qu'elle n'a malheureusement pas l'occasion de parler le reste du temps. Il est aussi amusant de relever que, depuis qu'elle a déménagé dans la maison de retraite, elle se plaint de ne pas avoir de personnes avec qui discuter sérieusement, débattre des thèmes d'actualité, puisqu'elle est entourée de mères qui ne s'intéressent à rien qui vaille. Telle est Nonna Anka.

Restons encore un peu sous le signe du multiple. Comme je le disais un peu plus tôt, la Transylvanie – « une mosaïque plurinationale roumaine–germanique–hongroise » – est évoquée dans la même section que le Banat. Le premier sous-chapitre a un titre suggestif : Pensare « in più popoli » (Penser « en plusieurs peuples »). La raison en est identique pour les deux régions ?

Il s'agit, bien entendu, de la matrice culturelle distincte que j'ai découverte aussi dans le cas de la Transylvanie : un véritable « creuset » ethnique que j'ai intitulé dans le livre

« Transilvanissimus », une dénomination qui dénote une pluralité de nations unies – et je souligne ce terme – par le sentiment d'appartenance à une région composite. En d'autres mots, ce creuset de peuples et d'inhérents contrastes a fourni, comme il arrive souvent dans les territoires mixtes des zones frontalières, la conscience d'une appartenance commune, d'une identité spécifique, marquée par des conflits, mais d'une indéniable spécificité contrastée, selon les éléments conflictuels qui la composent. Mais le Banat a une histoire différente, plus douce, je dirais, de sorte que la discussion sur les identités, les contrastes et les conflits doit être beaucoup plus nuancée. La discussion elle-même s'adoucit.

Traduit du roumain par Andreea Gheorghiu